

**2019**

**Bulletin de la Société des Amis de la  
Cathédrale d'Amiens**

Association loi 1901



**Directeur de la publication : Bernard POILLY**

## A la rencontre de Saint Martin, du 28 mai au 1<sup>er</sup> juin 2018 avec les Amis de la Cathédrale

*Marie-Claude ZEISLER-DECOUT*

**Lundi 28 mai** : le car effectue trois arrêts vers 8 heures du matin pour « embarquer » les 37 passagers inscrits pour ce périple spirituel, historique, touristique et culturel organisé par Marcel Lévêque, assisté d'Andrée Dahiez. A peine installés dans le car, nous recevons une chemise très documentée sur les différentes étapes de notre parcours : kilométrage journalier, adresses des restaurants et leur menu, plan des villes traversées c'est un vrai bonheur : « *il n'y a qu'à se laisser guider...* »

Après une première halte dite « confort », sur une aire d'autoroute, à 119 km de notre point de départ, nous arrivons à **Vendôme**, pour déjeuner au restaurant « Saint-Georges » très pittoresque avec des décorations asiatiques dont un éléphant non en porcelaine !!!

Jean, viticulteur et guide conférencier nous fait visiter l'**église abbatiale de la Sainte-Trinité** ; Vendôme compte 18 000 habitants, 60 000 avec l'agglomération ; nous passons devant le clocherbeffroi de l'église Saint-Martin démolie en 1858, dont nous entendons, bien sûr, le carillon en nous remémorant la comptine : « *Orléans-Beaugency, Notre-Dame de Cléry, Vendôme...* » La légende

raconte qu'une nuit au début du XI<sup>ème</sup> siècle, trois étoiles filantes sont apparues dans le Loir ; aussitôt l'évêque de Chartres en déduit la nécessité de construire un édifice en l'honneur de la Trinité : il faut un terrain, des pierres et des hommes ; le financement est effectué par le comte Geoffroy Martel, les bénédictins de Tours participent à la tâche ; les coteaux calcaires et la pierre « tuffeau » permettent le démarrage du chantier en 1032 : le chevet et le chœur sont construits en 8 ans ; à la fin du XI<sup>ème</sup>, la nef, au premier quart du XII<sup>ème</sup> siècle, le clocher roman (80m de haut, 35m de côté pour la tour carrée) ; le tambour octogone, flanqué de clochetons qui maintiennent la toiture a servi de modèle à la cathédrale de Chartres ; la nef s'étend sur 67 mètres ; l'abbaye est placée sous l'autorité du pape en 1056. L'ensemble constitue le sixième de la ville basse ; hélas, sans cesse se produisent des heurts entre le comte et les abbés : derrière l'abbaye la propriété de la rivière des moines est revendiquée par le comte !



En 1030, une première chapelle est construite, un logis abbatial au XIII<sup>ème</sup>, un deuxième au XV<sup>ème</sup> et l'abbé récupère la chapelle, pour son compte personnel ; le bâtiment conventuel accueille une centaine de moines ; il devient siège du tribunal révolutionnaire et Gracchus Babeuf y est guillotiné ; ensuite il devient caserne ; Vendôme, ville de garnison compte 1000 soldats pour une population de 8000 habitants !

A la fin du XIII<sup>ème</sup>, on passe au gothique ; en 1271, on reconstruit le chevet, grâce à l'ouverture d'une carrière, puis au début du XIV<sup>ème</sup>, on reconstruit la nef de 1360 à 1570 : la durée de la reconstruction s'explique par la peste, la guerre de cent ans qui entraînent la perte de moyens financiers et humains ; on passe alors au gothique flamboyant. Seul le cloître est roman.

Ville d'art et d'histoire, Vendôme accueille un centre d'architecture ; on y découvre les gisants des lignées Bourbon-Vendôme ; si Henri IV, comme on le raconte a eu 72 enfants, dont 23 ont été légitimés, de Gabrielle d'Estrées est né César de Vendôme : la place de Vendôme à Paris doit son nom à l'hôtel particulier, dit Vendôme, demeure de Françoise de Lorraine, épouse du duc de Vendôme !

On y admire aussi une Sainte Madeleine en pierre polychromée du XV<sup>ème</sup> siècle et surtout l'armoire de **la Sainte Larme** ; l'abbaye s'enorgueillit de deux reliques : la tête de Saint Eutrope venue de Saintes, et la sainte larme versée lors de la résurrection de Lazare par le Christ ; la larme aurait été recueillie par le comte Geoffroy Martel, de retour de Constantinople : c'est Marie-Madeleine qui

aurait essuyé cette larme sur la joue du Christ ; chaque 4<sup>ème</sup> vendredi de Carême, la larme était présentée ; le guide nous montre des moules pour réaliser des larmes en plomb !

Nous quittons ce « musée » pour nous rendre dans le cloître : le guide nous rappelle, dans la salle capitulaire, le sens de l'expression « se faire chapitrer » ! ; au XII<sup>ème</sup> siècle, cette salle accueillait 100 moines ; en 1972 ont été mises à jour des peintures murales : on peut distinguer la « deuxième » pêche miraculeuse, fresque la mieux conservée, l'Ascension, la scène où le Christ confie à Pierre son Eglise... Quand nous pénétrons dans l'église, l'étrécissement de la nef provoque un effet de hauteur – la hauteur est de 23,70m ! - ; il y a beaucoup de lumière, un mélange de colonnes prismatiques et rondes ; le plus ancien vitrail (1<sup>er</sup> quart du XII<sup>ème</sup>) représentant une Vierge en majesté, se trouve dans la chapelle axiale, entouré de vitraux plus récents dus à Jean Grüber dans les années 45-50 ; 88 stalles datant du début du XVI<sup>ème</sup> siècle présentent des « miséricordes » très décorées : scènes champêtres (chasse, vendange...) ; hélas, un prêtre qui n'appréciait pas les décorations les a évacuées : il en reste 32 actuellement (24 ont été rachetées).

En quittant la ville, nous avons une vue des parcs, d'une cascade au bord du Loir, des restes de remparts, nous arrivons à Tours, en fin d'après-midi, à l'hôtel « Saint-Eloi » que nous regagnerons chaque jour après nos visites et excursions.

**Mardi 29 mai** : nous accueillons notre guide dans le car pour d'abord effectuer un tour de ville à la découverte de **Tours** : nous empruntons le Boulevard Béranger, long et spacieux lieu de promenade qui remplace les remparts et parvenons Place Jean-Jaurès où se trouvent quasiment les principaux bâtiments : l'hôtel de ville dû à Victor Laloux : des Atlantes supportent un magnifique balcon ; au sommet, l'horloge est encadrée par les deux fleuves « paresseux », la Loire et le Cher ; d'un côté se trouve le Centre International de Congrès Vinci dû à Jean Nouvel, - à noter, ce qui est rare, la présence d'un palais des Congrès en centre-ville !-, de l'autre, le Palais de Justice supporté par 8 colonnes doriques ; au-delà, le bâtiment de la Poste, autrefois prison ; au centre, un immense espace vert en hémicycle, agrémenté de jets d'eau ; de là, on peut apercevoir la gare avec deux belles verrières, due également à Victor Laloux (elle est à 58 minutes de Paris !) ; l'hôpital est le plus gros employeur de la ville (6 à 7000 personnes) ; la chapelle Saint-Eloi, près de laquelle se trouve notre hôtel, à l'extrémité du Boulevard Béranger, a été d'abord utilisée comme brasserie, puis actuellement recueille les archives municipales. La Touraine est le « jardin de la France » : la Loire, capricieuse, a entraîné l'édification d'une surélévation de 7 mètres ; l'origine de la ville est celte (peuplade des Turons qui a donné son nom à la ville, installée depuis le V<sup>ème</sup> siècle) ; la ville compte actuellement 140 000 habitants, 280 000 avec l'agglomération. la ville propose surtout des métiers de service. Des ruelles mènent au quartier ancien, fréquenté par 25 000 étudiants ; là se trouvent l'église Saint-Julien, la bibliothèque municipale, ancienne école d'enluminures, riche de livres des XI<sup>ème</sup> et XII<sup>ème</sup> siècles, la place Plumereau et ses vieilles maisons à colombages et pans de bois, le fameux Pont Wilson et ses



arches de pierre ; notre tour de ville s'achève dans le quartier de la cathédrale Saint-Gatien, nous descendons du car.

**La cathédrale Saint-Gatien** : elle fut d'abord dédiée à Saint Maurice (on n'est pas sûr que Saint Gatien ait existé !). L'abbé Jean-Marc Boissard nous donnera dans le car des éléments d'information sur Saint Maurice, égyptien de Thèbes, commandant d'une légion romaine qui refusa d'obéir aux ordres de persécution des chrétiens donnés par l'empereur Maximien, au IV<sup>ème</sup> siècle et de renier la foi chrétienne.

Saint Gatien serait l'un des sept personnages choisis pour évangéliser la Gaule ; c'est Saint Lidoire ? Premier évêque de Tours qui aurait fait construire un premier édifice ; une cathédrale romane n'a jamais été achevée ; si les contreforts sont romans, à partir de 1230, on reconstruit dans le style gothique flamboyant. La façade est achevée en 1485. A partir de 1507 et jusqu'en 1547, sont élevées deux tours de 70m de hauteur, à l'italienne, avec des lanterneaux entourés de

coupoles. Les guerres de religion font disparaître les statues ; il n'y a pas de symétrie dans la façade et les pierres venues de diverses régions : Saint-Argentin, Chinon, Saint-Aignan, noircissent très vite ; dès le XIV<sup>ème</sup> siècle, la cathédrale est dédiée à Saint Gatien.

Nous pénétrons dans **la cathédrale** : longueur 97m, hauteur sous voûte 29m ; les clés de voûte sont reliées les unes aux autres ; rappel : au XIII<sup>ème</sup> le chœur, au XIV<sup>ème</sup>, le transept, au XV<sup>ème</sup> on termine la nef. La cathédrale est riche de 800m<sup>2</sup> de vitraux d'origine : trois chapelles sont ornées de vitraux du XIII<sup>ème</sup> siècle ; la rosace est « *la vitrine d'un joaillier* » ; l'autel est une roche de Seine et Marne, symbole de la construction ; le pape Jean-Paul II y est venu. Le buffet d'orgue du XVI<sup>ème</sup> siècle comporte 3900 tuyaux. On regarde le tombeau des enfants de Charles VIII et Anne de Bretagne, décédés à 3 et 1 ans ; dans le chœur, les vitraux sont comparables à ceux de la Sainte-Chapelle : le même donateur d'ordre est Saint Louis ; il y a six médaillons par lancette ; on y reconnaît les armoiries de Saint Louis et de Blanche de Castille ; en face se trouve une grisaille du XIX<sup>ème</sup>. Puis derrière le chœur, on contemple les vitraux de Saint Martin, la « Charité » et sa présence à Poitiers près de Saint Hilaire ; de nouveaux vitraux ont vu le jour dus à Max Ingrand.

Nous quittons la cathédrale pour nous rendre à côté au cloître de la Psalette (XV<sup>ème</sup>-XVI<sup>ème</sup>) ; on y admire le plafond Renaissance, par un escalier à vis, on accède à la bibliothèque/scriptorium avec son immense cheminée ; la guide nous fait repérer les traces à la cathédrale ; on découvre une exposition de têtes intitulée « Identités ». Ce cloître est célébré par Balzac dans « Le curé de Tours ».

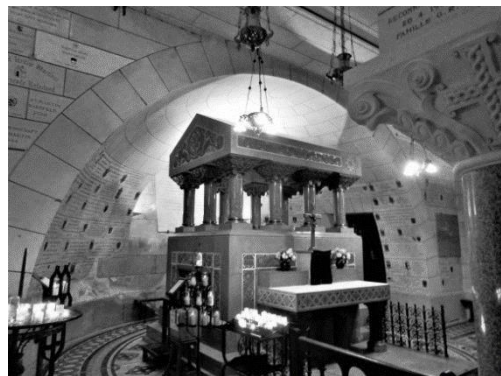
Une autre merveille nous est présentée dans le jardin de la résidence des Archevêques : **un cèdre du Liban** majestueux, magnifique, planté en 1804 ; l'évêché est devenu Palais des Beaux-Arts, aussi haut que large (32m) ; surprise, on photographie un éléphant empaillé. Animal de cirque, devenu fou furieux, il a été empaillé !

Puis nous déambulons dans les vieux quartiers de Tours avant de rejoindre le restaurant « Irish Company » ; si Tours a été détruite à 30% pendant la guerre, les deux quartiers anciens ont été épargnés : on raconte que Saint Martin a étendu ses deux mains pour les protéger ! Nous traversons la Place Foirele-Roi (où les foires étaient librement autorisées) ; là se trouvait la Salle du jeu de paume où étaient exécutés les condamnés à mort ; nous découvrons de nombreuses maisons à pans de bois, dans la rue Colbert et parvenons au Passage du Cœur Navré où Jeanne d'Arc fut pourvue de son arme par un

« brigandiner », en avril 1429 ; sa maison a pris pour enseigne « A la pucelle armée » Le maire Jean Royer de 1959 à 1984 avait pris des dispositions pour maintenir et restaurer les vieux bâtiments ; nous voyons passer un tramway avec des lignes blanches dues à Buren et nous arrivons à l'église Saint-Julien d'une ancienne abbaye fondée par Grégoire de Tours ; à côté se trouve le Musée du Compagnonnage qui donne sur la Rue Nationale où se trouvait la maison natale de Balzac (démolie) ; enfin le Centre de Création contemporaine Olivier Debré et l'Hôtel Gouin, édifié au XV<sup>ème</sup> siècle et avec une façade

Renaissance exceptionnelle ; malheureusement, les photos sont difficiles, car l'Hôtel est en travaux.

Nous voici devant la Tour Charlemagne et nous rejoignons **la Basilique Saint-Martin** ; construite au XI<sup>ème</sup> siècle, elle est l'une des plus grandes d'Europe, mais a été endommagée par les guerres de religion et la Révolution. Lorsque est né le projet de creuser une nouvelle rue, on a fait sauter le « bouquet de tours » et seule est restée la Tour Charlemagne. Vers le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, on a voulu retrouver la tombe de Saint Martin et on a reconstruit une nouvelle basilique romano-byzantine (ne restent de l'ancienne basilique édifiée au XI<sup>ème</sup> siècle que la Tour Charlemagne et la Tour de l'Horloge). Le tombeau de Saint Martin repose dans la crypte ; au sommet du dôme se trouve une statue, en légionnaire romain, de Saint Martin ; c'est l'heure de rejoindre le restaurant « Irish Company », place Plumereau, lieu de la vie nocturne étudiante ; après le repas, nous allons admirer une maison du XIV<sup>ème</sup> siècle, remarquable par son escalier en bois ; rue Brissonnet, premier



mairie de Tours, se trouvait la première manufacture de soie : un mécène avait accepté que sa maison soit détruite pour cultiver des mûriers blancs (à soie).

Le car nous emmène à **Marmoutier**, ensemble de 17 hectares, ancienne villa gallo-romaine, à 3 km du Centre-ville ; nous franchissons la Loire dont la largeur varie de 800m à 1km ! Environ 80 moines utilisent le bâti préexistant et construisent une église très importante aux XIII<sup>ème</sup> et XIV<sup>ème</sup> siècles. Au moment des guerres de religion, l'abbé part ; l'abbaye est reprise par les Mauristes, puis à la Révolution devient Hôpital militaire, puis sert de carrière ; actuellement les Sœurs du Sacré-Cœur occupent une partie du domaine et gèrent un établissement scolaire de l'élémentaire au lycée.

La campagne de fouilles a permis d'ouvrir le site au public depuis 5 ans : on y trouve les grottes des sept dormants, sept cavités rectangulaires fermées par une grille en fonte, la Tour des cloches consacrée par le pape Urbain VI, trois cimetières, mais –mystère ?- y reposent des femmes ; on peut récupérer de la céramique et des os : tout le reste se désagrège. Marmoutier doit son nom à « majusmonasterium ». Le mur et la porte ont été installés par les Mauristes ; successivement ont été retrouvées trois églises, la troisième et dernière mesurant 130 m de long ; on trouve aussi la grotte de la pénitence de Saint Brice, successeur immédiat de Saint Martin, canonisé dès sa mort. Sur notre parcours, la guide Annabelle nous fait sentir « la roquette de Saint Martin », à la bonne odeur ! La guide nous explique chaque détail des trouvailles, pierres, fondements, étapes de construction, cryptes... Sont encore visibles des morceaux de carrelage faisant se succéder comme décor, aigles, carres, triangles...

Enfin, nous montons au « repos de Saint Martin » : la guide nous prévient qu'on ne peut s'y tenir qu'assis ou couché... Mais les courageux qui osent y monter sont surpris : en fait, des religieuses ont supprimé l'authenticité du lieu, ont effectué des saignées, il y a même des vitraux dus à l'atelier Lobin : Martin à genoux priant, crosse et mitre devant lui, Martin en songe recevant la visite de trois saintes, Agnès, Thècle et Marie ; Martin aurait vécu là 25 ans de 372 à 397. (Un document très précis relatif à la vie de Saint Martin remis par Marcel Lévêque nous relate tous ces événements.)

De retour à Tours, un temps libre nous permet de visiter tranquillement la ville pour prendre quelques photos (bords de Loire, monuments...) et effectuer quelques emplettes.

### **Mercredi 30 mai : Trois châteaux de la Loire**

A 9 heures, nous sommes devant le château dit des dames : Catherine Briçonnet, épouse du premier maire de Tours, Diane de Poitiers, Catherine de Médicis, Louise de Lorraine, dite « la reine blanche », Louise Dupin, Marguerite Pelouze, jusqu'au rachat en 1913 par la famille Menier. Il s'agit du château de **Chenonceau**, le château le plus visité, 100 personnes y travaillent. Chaque jour, un fleuriste spécialisé est chargé de renouveler les vases en fleurs fraîches ! Notre guide choisit de nous faire pénétrer par les jardins et espaces arborés : elle nous fait repérer un « pédiluve » destiné aux chevaux, le pigeonnier, la galerie des attelages, l'ancienne ferme ; nous admirons un chêne vert (qui garde ses feuilles vertes toute l'année !) des conifères et catalpas, un séquoia...C'est un italien, Marcello di Marcoliagno, qui a rapporté des orangers d'Italie ; tout est situé au bord du Cher qui peut atteindre 1,50 m de profondeur et qui est pourvu de nombreux barrages – à signaler : le Cher a pénétré dans les jardins en juin 2016 !- ; à l'origine, ce sont les moines qui apportèrent fleurs et plantes...Le premier propriétaire, Thomas Bohier, époux de Catherine Briçonnet, avait acquis une forteresse, dont il reste le donjon, le château a été construit entre les petites tourelles : nouveauté pour l'époque : un balcon ! Les chemins ont été bien « travaillés » à l'italienne.



On pénètre dans le château par un corridor qui aboutit tout droit à un escalier ; c'est Madame Briçonnet qui a veillé à la construction ; Philibert de L'Orme a opéré la construction pour rejoindre l'autre côté ; le vestibule est couvert d'une série de clés de voûte ; la porte qui ouvre sur l'escalier est d'origine : elle est dite porte de la reine Claude, épouse de François 1er « *Franciscus Dei gratia Francorum rex-Claudia Francorum regina* »

Sous Louise de Lorraine, un couvent était installé à l'étage ; on accède par l'escalier à **la chapelle**, conservée à la Révolution, grâce à l'heureuse initiative de Louise Dupin qui l'a transformée en réserve à bois ; les vitraux du XX<sup>ème</sup> siècle remplaçant ceux qui ont été détruits sont dus à Max Ingrand ; la guide nous fait remarquer les « graffiti » anglais de 1543, dus aux gardes de la reine Marie Stuart, épouse de François II et à ceux de Marguerite d'Ecosse, épouse de Louis XI. Puis nous pénétrons dans **la chambre dite de Diane de Poitiers**, la favorite du roi Henri II, qu'elle dut quitter sur ordre de la reine Catherine de Médicis, lorsque le roi mourut au cours d'un tournoi en 1559. Cette chambre royale disposait, dit-on, d'un « trou dans le plancher » pour que la reine puisse observer Diane de Poitiers qui dormait au rez-de-chaussée ! La cheminée due à Jean Goujon, porte les initiales entrelacées H et C ; le croisement des lettres reproduit la lettre D (pour Dieu ou Diane ?) La guide nous rappelle que la mère de Catherine était Madeleine de la Tour d'Auvergne, très riche banquier ; Catherine de Médicis a mis au monde 10 enfants en 12 ans. Deux tapisseries monumentales représentent, l'une « Le triomphe de la Force », l'autre « Le triomphe de la Charité ».

De la chambre, nous accédons à une immense galerie de 60 m de long qui surplombe le Cher, **magnifique salle de bal**, au sol coloré en ardoise et tuf : on y évoque la « volte », valse à l'italienne, « le bal aux seins nus » (des servantes), les fantaisies d'Henri III et de ses mignons (hommes habillés en satyres !), les 1200 protestants pendus au balcon, après la conjuration d'Amboise et l'assassinat du duc de Guise(1588) ; pendant la guerre, cette salle-hôpital a accueilli 2254 blessés ; les statues et médaillons qui décoraient la salle auraient été emportés par Louis XIV ?

Ensuite vient **la chambre de François 1<sup>er</sup>** typiquement Renaissance ; on retrouve la devise de Thomas Bohier « *S'il vient à point, me souviendra* » ; en plus de la splendide cheminée, on admire le tableau du Primatice, peintre de l'école de Fontainebleau, de « La Diane Chasseresse » avec les « rondeurs de la Renaissance » : il faut rappeler que Diane était belle, intelligente, une excellente femme d'affaires, qu'elle a été veuve à 30 ans, et que lorsque le roi la prit pour maîtresse, il avait 19ans et elle 40 ! ; d'autres tableaux décorent la chambre : à noter le tableau des « Trois grâces » de Van Loo ; (petite note bibliographique : la guide nous recommande de Jean Teulé, « Madame de Montespan » et de Maurice Fur « Diane de Poitiers »).

Vient **le salon Louis XIV**, où trône le portrait du roi par Rigaud, offert par le roi à son oncle, le duc de Vendôme ; on remarque aussi un cadre extraordinaire dû à Lepautre, composé de quatre énormes pièces de bois, le tableau de Madame Dupin, peint par Nattier. La guide nous rappelle la descendance de Louise Dupin en la personne d'Aurore Dupin, dite George Sand et le rôle éminent de cette amoureuse des Lettres et des Lumières : comédienne, mariée à un banquier, elle reçut en effet au château, Voltaire, Rousseau, Montesquieu, d'Alembert... C'est pour le fils de Madame Dupin que Rousseau écrivit l'Emile !

A l'étage, nous visitons **la Chambre des cinq reines**, en souvenir des deux filles et trois belles-filles (dont la reine Margot !) de la reine Catherine de Médicis ; le plafond à caissons est composé en partie des lambris de l'antichambre des appartements de Louise de Lorraine : on y repère des cornes d'abondance d'où sortent des larmes, des plumes = penes = « peines » !!

Viennent ensuite **le cabinet de curiosités** où l'on remarque un « Salammô » dédié par Flaubert, **la chambre de César de Vendôme**, fils du roi Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, propriétaire de Chenonceau en 1624... Nous parcourons rapidement les autres chambres et nous descendons aux **cuisines**, en visite libre, car le temps presse et d'autres châteaux nous attendent !

**Azay-le-Rideau** : le château situé sur l'Indre, appartient aux Monuments historiques, dans le département d'Indre et Loire est désormais réouvert au public, après d'importants travaux de restauration ; le parc est exceptionnellement fermé ce jour pour cause de film !



Azay vient d'Atzaria-Ridelle (rideau) ; il s'est d'abord appelé Azay-le-Brûlé, car la garnison y avait été décimée et brûlée ; d'une vieille forteresse médiévale, le banquier Gilles Berthelot, qui effectue une carrière rapide (trésorier des Rois de France, maire de Tours) fait un château Renaissance avec la complicité de son épouse Philippa ; après confiscation des biens de Gilles Berthelot, François

1<sup>er</sup> fait cadeau du château à Antoine Raffin, dont la famille demeurera propriétaire jusqu'à la Révolution ; ensuite, il devient domaine privé des Biencourt, jusqu'au rachat par l'Etat en 1905 ; classé au patrimoine mondial de l'UNESCO, il demeure un « *diamant taillé à facettes serti par l'Indre* » comme le décrit Balzac dans « Le lys de la Vallée ».

Il est conçu en L ; on y pénètre par une double entrée où l'on reconnaît les symboles de la Renaissance, la salamandre et l'hermine (due à Anne de Bretagne) ; la tour qui n'existait pas à l'origine se prolonge par une sorte de chemin de ronde ; nous commençons par la salle de fête, avec une immense cheminée en trompe-l'œil, jamais terminée, avec la devise du seigneur d'autrefois : « *nutrisco et extinguo* » ; juste après se trouve la chambre dite de Psyché : l'appellation est due aux tapisseries qui déploient l'histoire de Psyché et Cupidon, qui doit garder son invisibilité ; or, curieuse, Psyché ne peut s'empêcher de le dévisager à la lumière d'une lampe à huile et Cupidon, touché par une goutte d'huile, disparaît ; le terme de miroir accolé à Psyché vient de « la femme aux miroirs » ! Vient alors la Chambre Renaissance, avec des nattes de jonc tressé sur les murs pour protéger du froid ; la guide nous fait observer un secrétaire « portable », et un siège dit « caquetoire » (pour caqueter !)

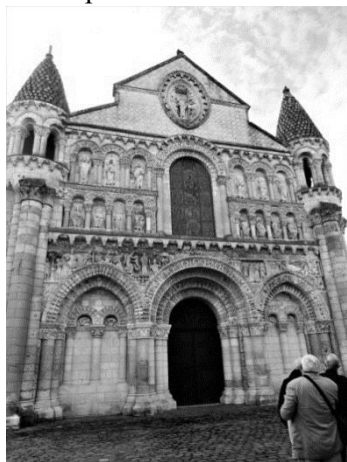
Delà nous grimpons au second pour admirer la charpente, constituée d'arbres abattus au cours des hivers de 1515 à 1518 ; les chevrons mesurent 11, 80 de long ; le comble dit « à surcroît » libère de l'espace ! Nous redescendons pour pénétrer dans l'antichambre de la chambre royale : y trônent de nombreux portraits de rois, dont celui de Louis XIV jeune François 1<sup>er</sup>, Henri IV, Louis XIII... La chambre royale dans laquelle le roi Louis XIII a dormi, est remarquable par son lit à baldaquin suspendu et ses urnes à feu ; le cabinet du XVII<sup>ème</sup> est en poirier noirci ; ensuite, nous pouvons découvrir comment la famille de Biencourt vivait au XIX<sup>ème</sup> siècle : salle de billard - le billard existait déjà au XVI<sup>ème</sup> siècle ! - la cheminée, copie de celle exécutée par Rodin qui a séjourné ici ; un charretier qui ressemblait à Balzac a valu à Rodin la commande d'une statue de l'écrivain ; viennent ensuite la cuisine, le cellier, avec un écoulement d'eau relativement moderne ; nous traversons la salle à manger et la bibliothèque, profitons d'un peu de temps libre pour prendre quelques photos extérieures du château ; notre troisième château nous attend !

**Le château de Langeais** a été construit à l'époque de Louis XI, en 1465 ; il surplombe directement la Loire ; la cour s'ouvre sur l'ancien château « Le faucon noir de Saumur » ; Charles VIII vient se marier ici et le château est vendu plusieurs fois : famille de Luynes, puis un Alsacien, Jacques Siegfried, le rénove, le remeuble, y installe des tapisseries et fait don du Château à l'Institut de France ; c'est une forteresse militaire. La première pièce recèle la Tapisserie des Mille fleurs, la deuxième, des meubles de sacristie et d'église, un énorme coffre-fort, et une tapisserie avec des animaux, des oiseaux, la terre et le ciel et un coq, symbole du lever du jour, pouvant signifier la Résurrection ; la troisième présente sur le sol des fleurs de lys, des hermines, des iris jaunes qui poussent le long des marais, deux exemples de travail de ferronnerie et deux devises : « *Potius mori quam foedari* » et « *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?* » ; la quatrième présente une variété de carrelage, avec l'A d'Anne de Bretagne des meubles d'église, une cheminée particulière avec un chemin de ronde autour. A l'étage, se trouvent une chambre de parement, avec une tapisserie de Tours du XVI<sup>ème</sup>, des vêtements Renaissance, une chambre de « retrait » = privée où l'on se retirait ; nous montons encore pour évoquer le mariage de Charles VIII (21 ans), fils de Louis XI, avec Anne de Bretagne (13 ans), le 6 décembre 1491, à 8 h du matin ; celle-ci avait d'abord été mariée par procuration l'année précédente à Maximilien 1<sup>er</sup> ; veuve en 1498, elle se remarie avec Louis XII ; finalement, ce château n'a jamais été habité : Charles VIII a vécu à Amboise.



Ainsi s'achève notre visite de trois châteaux ; la guide conclut en nous disant : « *Aujourd'hui, vous avez visité trois châteaux, sachez qu'il vous en reste 57 à voir !* »

**Jeudi 31 mai** : nous avons rendez-vous à l'Office de Tourisme de **Poitiers** à 10 heures dans une ville qui a 2000 ans d'histoire ! Ancienne ville romaine, Poitiers a retrouvé toute sa vigueur en l'an 1000 : les XI<sup>ème</sup> et XII<sup>ème</sup> siècles comptent parmi les plus brillants ; à la mort d'Aliénor d'Aquitaine (1204), le Poitou passe aux mains des Capétiens. Dans l'Office de Tourisme, nous admirons la reconstitution



d'un escalier mérovingien (il en existe trois à Metz, Jouarre et Poitiers).

Poitiers est surnommée « *la ville aux cent clochers* » ; c'est son évêque, Saint Hilaire qui ordonna prêtre Saint Martin.

**Notre-Dame-La-Grande** : chef d'œuvre de l'art roman ! Sa façade a été entièrement démontée, ravagée par le sel (construction difficile à dater : 1130 ?) ; le « sel » est une pierre jurassique calcaire salée (on n'est pas loin de La Rochelle !) ; non loin se trouvait une boutique louée à des sauniers ! on reconnaît l'art roman poitevin à ses murs d'images : ici, l'histoire du salut, en effet, le portail présente trois épisodes, qui ont été mis en lumière dans les années 1992-1995 (comme à Amiens) : Adam et Eve, le roi Nabuchodonosor – sous son règne est annoncée la venue d'un Messie- et quatre prophètes : Moïse,

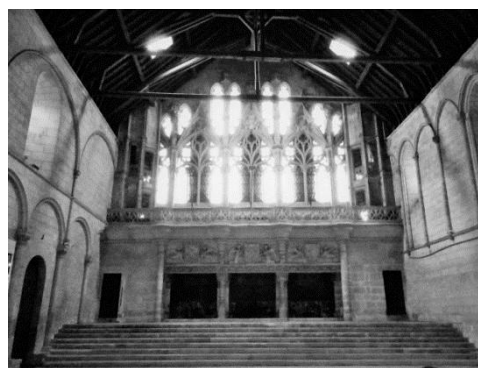
Jérémie, Isaïe et David ; les contreforts sont constitués de colonnes qui ressemblent à des lanternes de morts ; la mandorle ovoïde est fortement creusée.

A l'intérieur, la nef centrale est étroite, les nefs collatérales se prolongent par un déambulatoire ; une Vierge à l'enfant se signale par les très grandes mains de Marie, les fonts baptismaux ont la forme d'un calice ; on distingue quelques traces de couleur bleue sur les piliers massifs, tantôt à la base carrée, tantôt ronde, dont les chapiteaux sont sculptés d'un bestiaire fantastique : éléphant, basilic(ancien reptile), coq couvé par un serpent...les vitraux ont été refaits au XVIII<sup>ème</sup> siècle, la chaire baroque date du XVII<sup>ème</sup> ; l'orgue en forme de bateau comporte 2700 tuyaux ; de nombreux concerts ont lieu, mais le meuble cache la lumière !; depuis la révolution, l'église n'est plus collégiale ; dédiée à Sancta Maria major = majeure

(d'où « la grande »). Cinq églises à Poitiers ont été consacrées à la Vierge. Nous achevons la visite par une « mise au tombeau » venue d'une abbaye de femmes (1555) dont on ne connaît pas l'artiste ; le blason de la famille d'Amboise se trouve sur le sarcophage : Joseph d'Arimathie et Nicodème semblent revêtus de costumes de théâtre.

De là, nous nous rendons au **Palais de Justice** : les difficultés d'entrée sont nombreuses : carte d'identité, fouille, passage sous la porte comme dans un aéroport...La salle de style gothique Plantagenêt

(N'oublions pas que Richard, Cœur de Lion, était roi d'Angleterre !) mesure 50 m de long sur 17 de large ; des fêtes s'y déroulaient : cour d'amour, concours de poésie...La cheminée est l'une des plus grandes de l'histoire ; c'est aussi la plus grande salle d'un palais civil : on y venait avec 600 personnes ; des escaliers en vis mènent à une balustrade ; on admire la ferronnerie des portes (origine anglaise) ; Alienor aurait voulu introduire à Poitiers quelque chose de Westminster ! Des statues parcourent la salle : Jean, duc de Berry, comte de Poitou 1340-1416, Isabeau de Bavière, épouse de Charles VI...

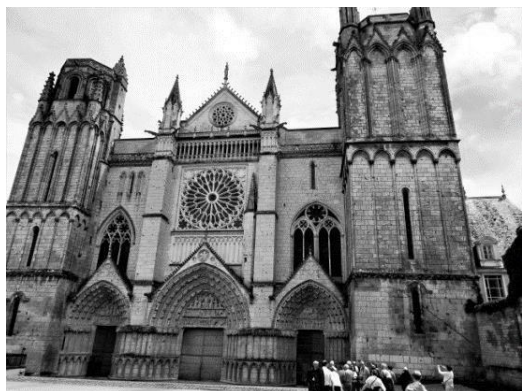


Nous déambulons ensuite dans la rue piétonne Gambetta, jusqu'à l'**église romane Saint-Porchaire**, dont le clocher a été sauvé par Mérimée : Porchaire était l'abbé de la communauté de Saint-Hilaire, à la fin du VI<sup>ème</sup> siècle. Nous atteignons **la Tour Maubergeon**, (Berg en allemand = montagne) reste d'une salle d'apparat du Palais des comtes de Poitou qui n'a jamais été achevé, car le Duc de Berry, initiateur de la construction est mort avant la fin des travaux. A côté se trouve un espace commémoratif de la venue de **Jeanne d'Arc**, à Poitiers, après son entrevue avec le Dauphin à Chinon. Une pierre, non loin de la statue, servait-dit-on, d'accès à Jeanne pour monter à cheval ! Puis nous



passons devant l'Hôtel de ville et son escalier monumental, avant de nous rendre au restaurant « Le café populaire ». L'occasion nous est donnée aussi de voir le Baptistère Saint-Jean, quand nous marchons vers le rendez-vous donné avec le car.

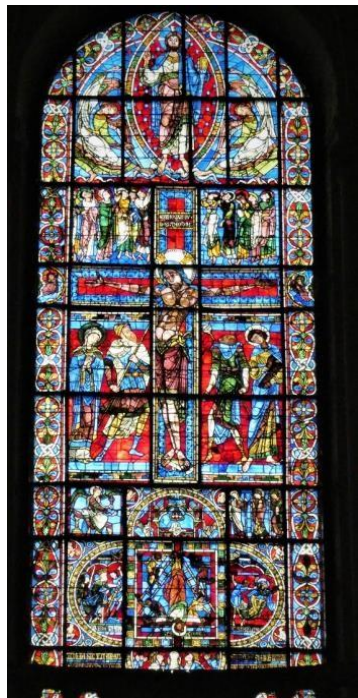
A 14h, nous sommes devant **la cathédrale Saint-Pierre et Saint-Paul**, édifée entre 1150 et 1160, dont les tours n'ont jamais été terminées. L'évêché est devenu Musée ; les trois portails ont été restaurés, le premier dédié à Saint Thomas, patron des architectes (la cathédrale conserve un reliquaire de Saint Thomas, dû à l'évêque, ami personnel de Thomas Beckett), le deuxième représente le Jugement dernier, le troisième la Dormition de la Vierge ; la guide nous fait observer le drapé extraordinaire des vêtements des apôtres ! On entre : il n'y a pas de triforium, mais la « coursière »



mesure 92 m de long ; la moitié des vitraux du chœur sont d'origine, les autres sont des créations dont le « bleu de Poitiers » diffère de celui de Chartres, mélange d'azurite de couleur bleue et de cinabre, rouge vermillon. Des scènes sur les murs accumulent des anges : on distingue Abraham sur la première qui tient un linge avec des âmes : on peut lire « nescio vos » = je ne vous connais pas, la deuxième représente le Jugement dernier avec des anges buccinateurs, la troisième le couronnement de la Vierge où un ange tient une vielle avec son archet, la quatrième, les anges thuriféraires. Le long des murs de chaque côté de la nef,

des statues de saints, deux par deux : Saint Pierre

et Saint Paul, Saint Savin et Saint Cyprien, Saint Thomas et Saint Maurice...La guide nous signale que la cathédrale a constitué une sorte de réceptacle pour accueillir en catastrophe des œuvres sauvées de la Révolution, comme un retable du XVII<sup>ème</sup> siècle consacré à Saint Dominique. Les stalles sont les



plus anciennes de France : elles datent de la moitié du XIII<sup>ème</sup> siècle ; le chevet mesure 36 m de large sur 40 m de haut ; nous admirons le vitrail de la Crucifixion : en bas, la crucifixion de Pierre, la tête en bas, au centre, la croix glorieuse qui mesure 4 m avec un Christ les yeux ouverts, qui semble détendu, au sommet, l'Ascension avec les apôtres qui entourent Marie en robe verte : nous admirons le jeu et contraste magnifique des couleurs bleu et rouge. La cathèdre est due à Mgr Py au XIX<sup>ème</sup>.

**L'abbaye de Saint-Savin-sur-Gartempe** nous attend. Inscrite depuis 1983 au patrimoine mondial de l'UNESCO, elle a été installée dès l'an 800 ; Charlemagne en serait à l'origine, mais surtout son fils Louis Le

Pieux : d'abord une église, puis ensuite une abbaye sont élevées pour abriter les reliques des deux frères Savin et Cyprien, martyrisés près de la Gartempe. 20 moines y suivent la règle de Saint Benoît ; elle est reconstruite en 1010, grâce à un don de l'épouse du Duc d'Aquitaine, puis les bâtiments ayant été détruits au moment des guerres de religion, c'est Louis XIII qui la fait restaurer. Le logis abbatial néogothique a été modifié au XIX<sup>ème</sup> siècle par Léon Edoux,

inventeur du premier ascenseur hydraulique ; c'est lui qui concevra aussi ceux de la Tour Eiffel.

L'église, longue de 42 m, est aussi large que haute (17m) ; si elle est dépouillée à l'extérieur, à l'intérieur des fresques de 160 m de long constituent, de bout en bout, un « programme » à destination des moines. Le narthex a pour registre le Nouveau Testament et l'Apocalypse : le premier arc présente les apôtres et les anges en adoration devant le Christ ; avant la révolution, le porche était ouvert ; une première grande restauration de cette « *chapelle Sixtine poitevine* » a eu lieu au XIX<sup>ème</sup>, une seconde- un grand nettoyage- dans les années 2005-2008. Les fresques sont réalisées avec des pigments mis sur un endroit humide : l'ocre donne le jaune et le rouge, la chaux, le blanc, la terre, le vert, le lapis-lazuli, le bleu (plus cher que l'or !). Nous montons à la tribune (46 marches) ; de là nous admirons la superposition de trois grandes histoires autour de la descente de croix : la création, 6 épisodes de la Genèse, Adam et Eve, Caïn et Abel, l'histoire de Noé, la Tour de Babel, l'histoire de Joseph ; on s'arrête à Moïse ; nous sommes captivés par l'exceptionnelle qualité de ces fresques ; nous descendons et passons devant la crypte, interdite d'accès, mais qui recèle également de magnifiques fresques.



Nous disposons alors d'un peu de temps libre pour reparcourir ces merveilles. Sur la route qui nous ramène à Tours, le chauffeur s'arrête pour nous permettre de photographier un site exceptionnel, un promontoire qui abrite châteaux-forts et bâtiments, en pierre de taille de Chauvigny : Harcourt, Gouzon, Montléon ...

Ainsi s'achève notre périple à la rencontre de Saint Martin ; à cette occasion, nous attend un menu de fête à l'hôtel, en ce soir du 31 mai.

**Vendredi 1<sup>er</sup> juin** : Sur la route du retour, le repas de midi est prévu à **Chartres** et, en prime, une visite guidée **de la cathédrale** ; dans le car, Jacqueline, notre passionnée et spécialiste du vitrail, nous initie à la conception et à la lecture d'un vitrail, tandis que le père Jean-Marc nous révèle l'histoire de Saint Maurice.

La guide nous accueille par la parole de Péguy : « *la flèche irréprochable et qui ne peut faillir* » ; nous commençons la visite par le clocher Sud du XII<sup>ème</sup> siècle et qui n'a subi aucune modification, puis nous admirons le Portail royal (milieu XII<sup>ème</sup>) ; la cathédrale a été reconstruite après l'incendie de 1194, sur l'église basse romane édifée par Fulbert ; la façade est dite harmonique, dotée de deux tours semblables ; le clocher Nord était couronné d'un beffroi en bois, réédifié en pierre au début du XVI<sup>ème</sup> ; pour la première fois, le message chrétien est développé en trois portes et trois niveaux avec de magnifiques statues-colonnes : le Christ est au centre des quatre « vivants », les Evangélistes, figures ailées déjà dans Ezéchiel : l'homme ailé = Matthieu, l'aigle pour Jean, le taureau, Luc, le lion pour Marc ; au-dessus 12 disciples ; le tympan de droite concerne Marie et la Présentation de Jésus, celui de gauche, l'Ascension ; en surplomb, la rosace du XIII<sup>ème</sup> siècle.



Nous entrons ; deux fois la cathédrale a été restaurée aux 2/3 ; nous distinguons les clés de voûte à 37 m, les grilles dorées du 2<sup>ème</sup> jubé ; des personnes déambulent sur le labyrinthe, doté de 11 cercles comme chaque vendredi ; 2500 m<sup>2</sup> de vitraux nous attendent où cercles et carrés alternent : le cercle représente Dieu, le carré la forme parfaite= l'homme ; les carrés mesurent 1m de côté ; quatre niveaux de lecture peuvent exister : narratif, allégorique, moral et divin ; les piles alternent forme octogonale et forme ronde ; le chœur a été remanié au XVIII<sup>ème</sup> ; les vitraux ont été

« déposés », le jubé démolé ; le maître-autel de l'Assomption a nécessité 30 tonnes de marbre ; comme coexistaient 72 chanoines aux XIII<sup>ème</sup>, XIV<sup>ème</sup>, XV<sup>ème</sup> siècles, nécessité fut faite d'aménager autant d'autels ! Le mobilier liturgique a été réalisé par Goudji en 1992-1994. Les vitraux concernent pour 10% l'Ancien testament, 40% le Nouveau, et 50% des hagiographies ; le vitrail central de la « belleVerrière » a été offert par la confrérie des boulangers ; les donateurs permettent de découvrir les divers métiers ; la Rose Ouest représente la fin des temps : dans les « pétales », on aperçoit des anges, les évangélistes et les vieillards de l'Apocalypse, l'ensemble fut donné par le Duc de Bretagne, comte de Dreux. Quatre grands prophètes tiennent sur leurs épaules les évangélistes : « *Nous sommes des saints juchés sur des épaules de géant* » : Jérémie qui porte Luc, Isaïe, Ezéchiel et Daniel. L'autre rose, au Nord présente un jeu de couleurs extraordinaire ; Blanche de Castille en fut la donatrice : quatre grands personnages représentant les vertus piétinent les vices : Melchisédech = foi, piétine le roi Nabuchodonosor, idolâtre, David = espoir, piétine Saül, le désespoir, Aaron = humilité, piétine le pharaon pétri d'orgueil, Salomon = justice, piétine l'injuste.



A toutes ces merveilles, ajoutons la chapelle « Saint-Cœur-de-Marie » où se trouve exposé le voile dit de la Vierge qui n'a pas brûlé, la clôture du Chœur financée par « Les Amis de la Cathédrale »- au début du XVI<sup>ème</sup>, elle était en pierre entièrement sculptée, la plaque commémorant les pèlerinages de Péguy, l'évocation de « l'aumônier des barbelés », Franz Stock (1904-1948) dont le procès de béatification est en cours. Nous remontons dans le car et sommes de retour à Amiens vers 20h30.